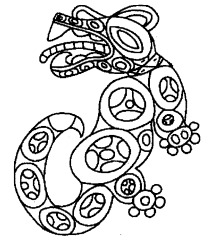




ARGENTINE



D 2200 • Ar12
1-15 février 1998

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

MOTS-CLEFS

Armée
Guerre sale
Guérilla
Disparus
Torture
Impunité

Texte intégral de l'interview du capitaine Astiz, symbole de la répression pendant la dictature militaire :

“L'ARMÉE M'A APPRIS À DÉTRUIRE.”

“JE NE ME REPENS DE RIEN.”

**“JE SUIS L'HOMME LE MIEUX PRÉPARÉ TECHNIQUEMENT POUR
TUER UN POLITIQUE OU UN JOURNALISTE.”**

L'interview du capitaine Astiz publiée par la revue Trespuntos le 14 janvier 1998 a suscité une émotion considérable en Argentine et dans de très nombreux pays. Alfredo Astiz, capitaine de la marine de guerre argentine, est connu internationalement pour son rôle durant la répression qui sévit sous la dictature militaire (1976-1983). Il a été impliqué dans des enlèvements, tortures et disparitions, notamment dans le cas de deux religieuses françaises, Alice Domon et Léonie Duquet enlevées en 1977 (cf DIAL D 1243, D 1434, D 1517, D 1810, D 1932). Après le retour de la démocratie, une amnistie a été prononcée grâce à la loi du “Point final” présentée par le président Raúl Alfonsín et adoptée en décembre 1986, et à la loi de l’“Obéissance due” adoptée en juin 1987, exemptant de poursuites judiciaires tous les officiers de rang inférieur au grade de lieutenant-colonel.

Frappe par un mandat d'arrêt international émanant des autorités françaises, le capitaine Astiz vivait libre à Buenos Aires où il était de plus en plus souvent pris à partie quand il sortait dans la rue. Suite à ses déclarations dans Trespuntos, de très nombreuses plaintes ont été déposées contre lui. Mis aussitôt aux arrêts, il a finalement été destitué par le président Menem le 24 janvier 1998, pour avoir fait preuve dans cette interview d'un comportement “irresponsable... qui affecte gravement le prestige de l'armée et d'autres institutions” (Décret 83/98).

Nous publions ci-dessous le texte intégral de l'interview réalisée par Gabriela Cerruti, directrice de la revue Trespuntos et publiée le 14 janvier 1998. Nous y avons joint un bref extrait des propos complémentaires publiés par la même revue dans le numéro suivant du 21 janvier.

SOMMAIRE

> **ARGENTINE : Interview du capitaine Astiz, symbole de la répression pendant la dictature militaire (1-6)**

> **BRÉSIL : Deux victoires importantes contre le travail esclave et l'impunité (7-8)**

> **CHILI : La santé municipalisée (9-12)**

> **AMÉRIQUE LATINE : Au synode, propos entendus sur la justice et sur les peuples indigènes (13-14)**

La porte battante de Córdoba 622 ouvre sur le passé.

- Je cherche Alfredo Astiz, dis-je au réceptionniste.

- 11,1, précise un homme corpulent, qui tourne le dos au comptoir en bois. Le réceptionniste parle au téléphone, raccroche et me regarde.

- Monsieur demande de l'attendre une minute.

L'Hôtel Naval doit être l'un des rares lieux de Buenos Aires où l'on dit encore "Monsieur" à Alfredo Astiz. C'est l'un de ces hôtels pour la classe moyenne, qui ont quelque prétention : un peu de cuir, des lampes jaunes allumées toute la journée - car il n'y a pas de fenêtres qui laissent passer la lumière de jour -, des tapis qui sont certainement sales et de nombreux miroirs. Dans une vitrine, on trouve des souvenirs de l'armée argentine : des assiettes avec l'image de la Frégate Liberté pour cinq pesos, et des exemplaires de *Plus jamais, définitivement*, une brochure dans laquelle un groupe de marins s'obstine à ne pas dire s'il y a eu ou non des disparus.

Alfredo Astiz sort de l'ascenseur, descend l'escalier et m'indique d'un geste la table qui se trouve dans l'un des coins, avec des miroirs de chaque côté qui reflètent tout le bar. Il s'assoit en regardant l'entrée. Il demande deux cafés serrés et de l'eau minérale.

Gustavo Niño¹, celui qui s'est infiltré chez les Mères de la Place de Mai, l'assassin de Dagmar Hagelin² et des religieuses françaises³, un des plus grands symboles de l'horreur qu'a vécue l'Argentine sous la dictature, n'est pas un "ange blond", comme aiment à le répéter de façon insensée les chroniques des revues d'actualité qui le montrent en train de danser dans

1. Nom d'emprunt utilisé par le capitaine Astiz lors de son infiltration chez les Mères de la Place de Mai (NdT).

2. Il s'agit d'une jeune fille d'origine suédoise tuée d'une balle dans la tête. Astiz se serait trompé car la jeune fille ressemblait à la responsable montonera Maria Antonia Bereger (NdT).

3. Il s'agit des soeurs Alice Domon, enlevée le 8 décembre 1977 au sortir de l'église Santa Cruz de Buenos Aires, et Léonie Duquet, enlevée à Buenos Aires deux jours après (NdT).

des discothèques ou en vacances à la Playa Grande. C'est un homme d'âge mûr, de petite taille, toujours blond aux yeux bleus - c'est vrai -, auquel il manque quelques dents et qui a quelques kilos de trop. Il a 43 ans. Il en paraît beaucoup plus.

Vingt années ont déjà passé depuis qu'il dirigea le commando chargé des séquestrations organisées par l'École supérieure de mécanique de la marine (ESMA). Peut-être ne s'en est-il pas rendu compte. Il sourit tout le temps, inévitablement, et il va sourire pendant les deux heures que durera la rencontre, de neuf heures à onze heures le mardi matin. Ce serait la même chose, qu'il raconte un assassinat ou qu'il dise une plaisanterie. Comme s'il voulait séduire, ou comme s'il voulait faire peur, et c'est pathétique.

Vous êtes de gauche ? - demande-t-il.

Si la question est de savoir si je crois que vous avez séquestré, torturé et assassiné des gens, parmi eux des nouveau-nés, qu'il y a eu des disparus, qu'il y a eu des camps de concentration, oui je crois tout cela.

C'est bien, mais moi aussi je crois tout cela. - Astiz rit. En 1982, j'ai dit à un ami qui me demandait s'il y avait des disparus : sûr, il y en a 6 500. Je suppose qu'il y en a plus, je ne sais pas combien en plus. Pas plus de 10 000, à coup sûr. Comme je le dis, ceux qui disent qu'ils étaient 30 000 sont fous, et ils délirent aussi ceux qui disent qu'ils vivent au Mexique. Ils ont tous été nettoyés, tous. Il n'y avait pas d'autre solution.

Que veut dire "nettoyés" ?

On les a tués. Que faire ? Il y avait déjà l'expérience de 73 : on les avait faits prisonniers, ensuite on les a amnistiés et ils ont été libérés. On ne pouvait pas courir le même risque. Il n'y avait pas d'autre choix.

À part celle de la justice.

Impossible. Je vais te dire pourquoi. Il y avait deux raisons. Il n'y avait aucune preuve contre personne. On ne peut toujours rien prouver. Le seul jugement qui a avancé un peu et après que le juge ait travaillé comme un fou a été

le jugement contre (Mario Eduardo) Firmenich⁴. C'est la différence entre le terroriste, le guérillero et le subversif. Le subversif ne laisse pas de traces, ni de preuves, on ne peut rien prouver. Mais il y avait une seconde raison, c'est que les membres des juntas militaires étaient lâches. La vérité est qu'ils furent lâches. Ils n'ont pas eu le courage de dire qu'il fallait tous les fusiller. Mais ils avaient raison. À cette époque, (Francisco) Franco en Espagne avait établi la peine de mort pour les militants de l'ETA qui tuaient les civils. Et il y avait un procès contre deux d'entre eux, qui a duré des années, il y a eu des manifestations dans la rue, de tout ; ça aurait été une folie de les tenir enfermés plus longtemps.

Comment les a-t-on tués ?

Je ne sais pas, mon rôle s'arrêtait avant cela. Ils tuèrent les uns par balles, mais je ne sais ce qui s'est passé pour les autres, je les remettais vivants.

Combien en avez-vous tués ?

On ne pose jamais cette question à un militaire.

Pourquoi ?

Parce que nous préférons ne pas le savoir.

Vous avez vous-même participé à certains vols où on jetait les gens à l'eau ?

Non, je n'ai jamais été dans ces vols.

Mais vous savez comment c'était.

Je parle des choses que j'ai faites. On me disait : va chercher un tel et j'allais le chercher. Vivant ou mort, je le laissais à l'ESMA et je partais pour l'opération suivante.

Et vous ne saviez pas ce qui se passait à l'intérieur de l'ESMA ?

On a tout dit sur l'ESMA. Maintenant, c'est l'histoire de la démolition et du

4. Firmenich, chef des montoneros, extradé du Brésil en 1983, grâcié par Carlos Menem et libéré le 29 décembre 1990 en même temps que les principaux responsables de la dictature militaire (les généraux Videla et Viola, l'amiral Massera) (NdT).

monument⁵. Je ne vais pas parler maintenant, j'ai besoin d'y réfléchir. Nous parlerons dans deux mois. Que veux-tu que je te dise ? Que c'était une affaire de carmélites déchaussées, présidée par la Mère Teresa ? Non, ce n'était pas cela. C'était un lieu pour emprisonner l'ennemi, mais ce qu'ils ne veulent pas raconter, et à cause de ça la majorité des survivants de l'ESMA ne veut pas parler, c'est que la majorité d'entre eux collaborait et nous avions entre nous même de l'affection. Parce qu'on s'attache aux gens avec lesquels ont vit pendant des jours. Je respecte certains montoneros, je leur suis attaché.

Vous les avez séquestrés et torturés.

Je n'ai jamais torturé. Ce n'était pas mon rôle. Si on me l'avait demandé, est-ce que j'aurais torturé ? Oui, bien sûr que oui. Je dis que l'armée m'a appris à détruire. On ne m'a pas enseigné à construire, on m'a enseigné à détruire. À poser des mines et des bombes, à infiltrer, à désarmer une organisation, à tuer. Tout cela, je sais bien le faire. Je dis toujours : je suis bête, mais j'ai fait un seul acte de lucidité dans ma vie, c'est d'entrer dans l'armée. Je respecte les montoneros⁶, c'était l'ennemi. Le seul que je ne respecte pas est Firmenich ; la seule haine sérieuse que j'ai dans ma vie, c'est Firmenich. Il m'a échappé à cinq minutes près. C'est une des fois où je suis revenu d'opération en pleurant. Nous l'avions ici, et si nous l'avions attrapé, nous en aurions fait de la merde. Et lorsque nous sommes arrivés à la maison, il était parti depuis cinq minutes. Après on dit qu'il s'était arrangé avec nous. Je te jure que j'avais l'ordre de l'écraser si je l'attrapais.

5. Le président Menem a suscité récemment une vive opposition à son projet de démolition de la tristement célèbre École supérieure de mécanique de la marine (ESMA) et de transformation de ce lieu en un parc de la réconciliation (NdT).

6. Organisation de guérilla péroniste, née en 1968 (NdT).

Qui vous donnait les ordres et vous confiait les missions ?

Mon chef, mon supérieur. On me disait il y a ça à faire, ça va être dans tel endroit, et on nous donnait un dossier interminable. Moi, je rigolais, je leur disais : Eh ! Si je dois lire tout ça, on n'est pas près de commencer. C'était incroyable les renseignements qu'ils avaient sur tout. Tous les détails sur les cinq dernières années.



Alfredo Astiz

Page 11/12

Pourquoi vous choisissait-on pour ces actions ?

Nous y passions tous. Y allait celui qui était désigné. Moi, j'étais chargé d'un groupe, d'autres avaient d'autres groupes. Je me souviens d'opérations très dures, qui ne me furent pas confiées, comme celle de (Rodolfo) Walsh ou celle de (Edgardo) Sajón.⁷

Vous avez séquestré des petits enfants ?

Non, jamais, et j'y étais très opposé. C'était une de mes grandes discussions. Je rendais les petits enfants. C'était une règle de base qu'on avait avec les montoneros et il fallait la respecter. Eux, ils n'attaquaient pas les petits enfants, ni les familles. Quand il y a eu l'affaire de Tucumán, où ils ont tué les enfants d'un colonel, moi j'ai dit : c'était une erreur des montoneros, ne les prenons pas pour des sangui-

7. Il s'agit de deux journalistes (NdT).

naires. Ils se sont trompés, parce qu'ils ne s'attaquent pas aux familles. C'est pour ça que je me suis beaucoup querrellé au sujet des enfants. Une fois, il m'est arrivé un truc terrible. Il y a eu une fusillade très dure, quand ça a été fini, on est entré et le type était mort et il y avait deux enfants sur le lit. Je me suis renseigné et les ai rendus aux grands-parents. Trois jours après, on m'a envoyé sur une autre opération, c'était une gamine seule. C'était très dur, et au milieu j'ai entendu une explosion, je m'en souviens encore, quand quelque chose explose au milieu d'une fusillade, tu n'arrives pas à te rendre compte de ce que c'est. La fille avait sauté avec une grenade qu'elle avait dans la main. On est entré et il y avait une baignoire remplie de matelas et sous les matelas deux enfants. Et c'était les mêmes enfants. En une semaine, ils avaient perdu leur père et leur mère.

Qu'est-il arrivé aux enfants ?

Je les ai emmenés chez leurs grands-parents.

Comment s'appelaient-ils ?

Je ne m'en souviens pas. Je me souviens de très peu de noms.

Vous souvenez-vous de toutes les opérations que vous avez effectuées ?

Non, il y en a eu énormément. C'était le travail de chaque jour. J'arrivais le matin, on me disait ce qu'il y avait à faire et j'y allais. C'est pour cela que toute cette hypocrisie est terrible, c'est pourquoi on ne discutait pas, pourquoi on ne refusait pas. Moi, je ne discutais pas, d'abord parce que je suis militaire dans l'âme, et la première chose qu'on m'a enseignée, c'est d'obéir aux supérieurs. Et en plus, j'étais d'accord. Ils étaient l'ennemi. Il y avait beaucoup de haine en moi. Ils avaient tué deux mille des nôtres. Tu sais pourquoi un soldat tue ? Pour un tas de raisons : par amour de la patrie, par machisme, par orgueil, par obéissance. Si ce n'est pas vraiment clair pour toi, tu ne sors pas chaque jour pour faire ce genre de travail. Ce n'est pas comme faire le bilan